
Chapitre 4 | Chapter 4

... Et la bonne vieille grammaire

Laure Hesbois
Université Laurentienne

J'ai choisi ce titre un peu provocant pour faire contrepoids à l'engouement facile que suscite ordinairement la nouveauté. Cela ne signifie pas que je récusé les nouvelles approches pédagogiques mais, simplement, que je tiens à les situer par rapport aux pratiques antérieures et à rendre à chacun son dû. A cet égard on voudra bien noter les points de suspension et la particule de liaison qui figurent dans le titre. En fin de compte, il se pourrait fort bien que la grammaire (du grec *gramma*: la lettre) telle que je la conçois et la littéracie (du latin *littera*: la lettre) ne soient pas si éloignées l'une de l'autre qu'il y paraît. C'est ce que je voudrais examiner d'un peu plus près. Pour donner à ma réflexion tout le sérieux qu'elle requiert, je la placerai sous les auspices de Nietzsche qui déclare: «Nous ne sommes toujours pas débarrassés de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire» (Wilden 443).

En pédagogie comme ailleurs, il y a des modes qui, comme toutes les modes, se donnent volontiers pour des révolutions. En ce qui concerne la pédagogie des langues, les modes suivent en général d'assez près l'évolution de la linguistique. Au cours des vingt-cinq dernières années on a vu se succéder la vogue des exercices structuraux, inspirés de la linguistique saussurienne, celle des arborescences, héritée de Chomsky, et finalement, dans les années 80 une approche dite *communicative* qui ne constitue pas une méthode mais plutôt une philosophie, pour ne pas dire une religion. Un de ses partisans a déclaré sans rire qu'elle avait pour but ... «d'apprendre à communiquer.» Depuis, je me sers de cet exemple pour illustrer ce qu'est la tautologie. Trêve de

plaisanterie: il s'agit, me dit-on, de lever certaines inhibitions liées à un enseignement normatif de la langue, d'opérer une sorte de déblocage en étant le moins dirigiste possible, en un mot, de permettre à l'étudiant de s'exprimer. Le hic là dedans, c'est que personne ne sait au juste ce que représente le «s'». Je serais vraiment curieuse de savoir quelle est ce mystérieux personnage qui se dissimule et se manifeste lors de ces expériences. Mais passons. On me dit que tout cela est aujourd'hui dépassé et que le nouvel évangile a pour nom la *littéracie* en contexte.¹ Si j'en juge par les textes que j'ai pu lire à ce sujet, le changement apparaît assez radical: il ne s'agit plus de libérer une parole captive mais de lui assigner un champ d'action précis, puisqu'il y aurait autant de façons de s'exprimer que de situations d'élocution.

Je suis un esprit simple. Il me faut un certain temps pour assimiler les nouveautés, les intégrer à ce que je sais (ou crois savoir) par ailleurs. Ce qui fait que je suis toujours en retard d'une mode. Je vais donc tenter d'y voir clair en examinant ce nouveau courant à la lumière de quelques notions linguistiques que je considère comme établies.

1. Le langage sert à communiquer. J'entends par là transmettre de l'information. Sur le monde et/ou sur soi. Bien malin qui fera la distinction entre les deux². Sur ce que l'on sait et sur ce qu'on ignore³. Impossible, quoiqu'en pensent les bons esprits, de formuler une proposition totalement objective, neutre, innocente. Impossible, même dans un poème lyrique, d'exprimer une émotion *personnelle* sans lui donner un support extérieur. Impossible de **dire** sans ouvrir la porte à l'**inter-dit** (avec ou sans trait d'union).
2. Faire passer cette information suppose la mise en oeuvre de stratégies multiples qui ont en commun le fait d'être soumises à un code soit, en simplifiant à outrance, un système de signes sur lesquels les gens sont d'accord. Ce trait me paraît primordial. Rien ne m'empêche évidemment d'inventer mon propre système et de décider, par exemple, d'appeler «costelles» et «hémistiche» ce que d'autres appellent «sandales» et «saucisson.» Mais cela suppose au minimum un consensus bilatéral. Si mon interlocu-

teur n'est pas d'accord, l'information ne passera pas. On sait d'ailleurs que, dans le meilleur des cas, elle ne passe qu'approximativement, parce qu'il est rare que deux interlocuteurs aient exactement le même code. Toute communication humaine est plus ou moins vouée au malentendu. Il faut en prendre son parti, mais il faut aussi s'efforcer de limiter l'ambiguïté. Pour cela, le meilleur moyen reste encore de se plier à une norme, même si celle-ci est discutable et arbitraire.

3. En effet, les langues naturelles ne sont pas des codes homogènes mais une prolifération de sous-codes mettant en jeu un grand nombre de facteurs, géographiques, socio-culturels, circonstanciels, etc. Vouloir réduire l'enseignement à un modèle standard, sans tenir compte de ces variables, n'est pas seulement une erreur pédagogique mais un acte de discrimination sociale, une forme insidieuse d'aliénation, comme l'ont démontré Labov, Bernstein et quelques autres. La question est de savoir si on doit accorder à tous les sous-codes le même statut ou si l'on doit privilégier l'un d'entre eux et, dans ce cas, selon quels critères. Doit-on s'en remettre à la loi du nombre ou à l'autorité de quelque corps constitué? Je reviendrai sur cette question dans quelques instants.
4. Tout acte de communication met en jeu des interlocuteurs particuliers, dans une situation d'élocution particulière. Le lieu, le moment, les relations interpersonnelles, autant de facteurs qui vont influencer la forme de l'énoncé. En tenant compte de ces différents paramètres on a essayé, au début des années 80 de définir un certain nombre de situations types. On a développé un champ de recherche nouveau, une éthologie du langage, pour s'apercevoir qu'on n'arriverait jamais à épuiser les possibilités. En effet, si l'on pousse jusqu'au bout le raisonnement, il n'y a plus que des cas particuliers. La notion de code disparaît.
5. Chaque groupe d'activité professionnelle tend à se créer un jargon spécifique qui n'a de sens que pour les initiés. Les employés des douanes maritimes parlent de «connaissance», les ingénieurs des mines de «chevalement», les psychologues

d'«instantiation,» les géologues de «pliocène,» etc. Je n'ai aucune objection à cela. Excepté que, dans un monde de spécialisation croissante, l'utilisation d'un vocabulaire ésotérique passe pour une marque de savoir. On se sent obligé, pour faire sérieux, d'employer des mots compliqués là où il existe un terme simple. Les spécialistes parleront de «la fréquence récurrentielle du degré zéro du graphème prosodique chez tel écrivain» pour dire qu'il ne met pas de point à la fin de ses phrases. Malgré tout le respect que j'ai pour les spécialistes, je ne peux m'empêcher de penser qu'il doit y avoir une façon plus chrétienne de dire les choses.

On peut étendre ces remarques à tous les regroupements sociaux quelle que soit la nature des liens qui les rapprochent. Les communautés religieuses, les partis politiques, les associations sportives, les clubs, ont une façon de parler qui leur est propre. Il y a un argot des cercles littéraires comme il y a un argot des casernes et des prisons. L'un n'est pas moins hermétique que l'autre. Mieux encore, la façon de parler varie en fonction de l'âge des locuteurs: lorsqu'un de mes neveux m'annonce que «son poteau a planté sa meule,» il me faut un certain temps pour comprendre que son copain a eu un accident de moto. N'aurait-elle que ce mérite, la norme est au moins une garantie de compréhension minimale.

Au total la parole doit satisfaire simultanément deux exigences contradictoires: d'un côté, pour être reçue, elle doit se soumettre à des règles fixes, d'autant plus rigides que l'on vise un auditoire plus large. De l'autre, pour être efficace, elle doit se mouler aussi étroitement que possible sur les circonstances, par définitions changeantes.

Qu'est-ce que tout ça a à voir avec la bonne vieille grammaire et la littéracie? Simplement ceci: qu'elles accordent une importance différente aux divers éléments que je viens de passer en revue. Si l'une et l'autre ont pour but la communication efficace, elles divergent radicalement sur la façon d'y parvenir. Tandis que la première mise avant tout sur l'application rigoureuse d'un code uniforme, la seconde entend prendre en compte les variations du contexte.

Tout le monde sait que, pendant longtemps, l'enseignement de la langue a été centré sur le code. Et plus précisément sur une version

particulière de ce code: celle du groupe dominant. Toutes les différences régionales, socio-culturelles, idiolectales étaient condamnées sans appel au nom d'un langage soi-disant correct. Des générations d'écoliers ont subi ce dressage et les plus démunis en ont payé le prix. Pas étonnant que le retour du balancier ait été violent et que dans les années soixante-dix on ait jeté aux orties les manuels de bon langage et voué la grammaire traditionnelle aux gémonies. Pour échapper aux méfaits d'une norme tyrannique on a purement et simplement supprimé toute norme. Toutes les formes déviantes, ci-devant condamnées, se sont vu accorder droit de cité. On est passé d'un respect craintif de la règle à un mépris affiché de celle-ci. Le purisme est devenu une tare et on est allé jusqu'à faire de l'infraction linguistique une marque d'engagement socio-politique. En caricaturant un peu, ça donne à peu près ceci: je respecte la concordance des temps, je suis un affreux réactionnaire. Je massacre les conjugaisons, je suis un libéral. Réfléchissons un peu: il n'y a aucune raison valable, d'un point de vue linguistique, de proclamer la supériorité d'un code sur un autre, par exemple de la langue bourgeoise sur la langue populaire, il n'en reste pas moins nécessaire de définir une norme, une sorte de base commune par rapport à laquelle les écarts deviendront significatifs. Celle-ci sera d'autant plus acceptable qu'elle correspondra à la logique interne du langage. C'est cette logique interne que j'appelle grammaire et que je propose d'enseigner en priorité. Certes, on peut concevoir une façon de l'enseigner moins dogmatique que celle des manuels officiels et il est plus que souhaitable de l'adapter aux antécédents linguistiques et aux objectifs du groupe. Peut-être même n'est-il pas indispensable d'explicitier formellement ces mécanismes et pourrait-on se contenter de les faire pratiquer «en contexte.» Il n'en reste pas moins vrai que la maîtrise du code est indispensable à la réussite des échanges.

Pour ce qui est des variables liées à la situation d'énonciation, le problème est un peu plus délicat. Impossible de définir un degré zéro à partir duquel on mesurerait les écarts. Toutefois, il est possible de répertorier les éléments du code qui permettent de donner à un énoncé sa couleur particulière. Pour prendre un exemple précis, les relations interpersonnelles se manifestent à travers le choix des pronoms, les formes verbales, l'utilisation de certains modalisateurs: «Vous n'auriez pas trouvé une paire de lunettes par hasard?» La négation, le conditionnel, l'adverbe «par hasard» sont destinés à corriger ce que la question,

formulée de façon directe, pourrait avoir d'accusateur. Une bonne connaissance de la grammaire permettra de faire la différence entre un verbe à l'indicatif et un verbe au subjonctif, entre un adjectif placé avant ou après le nom, une formule de restriction (même si) et une formule de concession (bien que), et donc à mieux moduler son discours en fonction des circonstances. Loin d'être un obstacle à la dynamique interactive du langage, elle contribuera à l'enrichir.

J'en arrive enfin à ce qui est le point crucial de ce colloque, le postulat selon lequel chaque discipline a une façon implicite d'organiser la langue, ce qui implique que les spécialistes sont les mieux placés pour l'enseigner et qu'il appartient à chaque groupe de se prononcer sur la performance de ses membres. En théorie, cela me paraît séduisant. J'admets volontiers que je n'ai aucune compétence pour apprécier la justesse du vocabulaire commercial, juridique ou médical. Je reconnais aux philosophes, aux psychanalystes, aux informaticiens le droit d'utiliser des expressions idiomatiques et des tournures particulières que je devrai adopter si je veux joindre leur rang⁴. Mais je maintiens que, pour être intelligible, leur discours doit respecter un minimum de règles de base, communes à tous, ne serait-ce que la distinction élémentaire entre les diverses catégories et les diverses fonctions. Or, soyons réalistes, ce sont souvent ces règles de base, cette grammaire élémentaire, qui font défaut à nos étudiants. Le fait d'acquérir, dans une discipline donnée, un code spécifique, ne leur assurera pas une meilleure maîtrise de la langue en général. La compétence acquise dans un cours donné ne leur sera pas d'un grand secours dans les autres disciplines. Est-ce à dire qu'il devront acquérir autant de nouveaux codes qu'ils suivront de cours? D'une façon plus générale, est-ce à dire que la communication est impossible entre gens de milieux différents et/ou de disciplines différentes? Face à la prolifération des langues dites spécialisées, ce qu'on appelle la langue commune représente à mes yeux une nécessité, une sorte de butée qui évite la dérive totale. Elle ne doit être assimilée ni à la façon de parler d'un groupe privilégié ni à je ne sais quelle impossible langue neutre. Elle doit plutôt être considérée comme la somme des exigences minimales à respecter en vue de la communication. C'est exactement ce que j'entends par grammaire. Je n'ai aucune objection à l'appeler *littéracie* ni à la situer en contexte, si l'on entend par là les facteurs externes qui conditionnent les choix du locuteur. En d'autres termes, je suis prête à

troquer ma bonne vieille grammaire (qui, je l'avoue, ne doit son charme désuet qu'à une longue fréquentation) contre n'importe quelle version plus moderne et plus dynamique, mais pas à renoncer à l'enseignement systématique de quelques notions élémentaires. Entendons-nous bien: il ne s'agit pas, comme on se plaît à le dire, de faire réciter par coeur les règles d'accord du participe passé ni de faire conjuguer le verbe moudre à l'imparfait du subjonctif. Il s'agit d'apprendre à distinguer un sujet d'un complément, un actif d'un passif, un conditionnel d'un futur, une phrase sensée d'un galimatias.

En résumé, si je fais le tour de mes convictions linguistiques j'en arrive à ceci: bien parler, c'est parler conformément à ses origines, à sa culture, de façon appropriée aux circonstances et adaptée à son auditoire. Cela suppose la mise en oeuvre de stratégies qui dépassent de loin la connaissance d'un code figé. Néanmoins, la maîtrise de ce code s'avère une condition indispensable à toute communication réussie. La littéracie met l'accent sur les variations, la bonne vieille grammaire sur les constantes. Tant qu'on ne m'aura pas convaincue que nos étudiants possèdent une maîtrise convenable des mécanismes élémentaires de la langue commune, je continuerai à penser qu'ils ont besoin de cours de grammaire, conçus comme tels. Je ferai même un pas de plus et, en utilisant l'argument d'autorité invoqué par les tenants de la littéracie, je conseillerai que ces cours soit donnés par des spécialistes, en l'occurrence des gens ayant une formation linguistique. Prétendre, comme on le fait dans cette université, que l'étudiant peut remédier à ses déficiences à l'intérieur des cours de son programme (LIP), c'est, à mon avis, tirer de prémisses incontestables une conclusion erronée, ou plutôt dictée par des arguments économiques. Oui, l'apprentissage de la langue doit prendre en compte le contexte particulier dans lequel l'apprenant est amené à s'exprimer. C'est une vérité établie depuis quelques décennies, que plus personne ne peut se permettre d'ignorer. Je dois faire amende honorable et reconnaître que les tenants de la «bonne vieille grammaire» l'ont malheureusement négligée. Oui, il est absurde d'enseigner de façon théorique des règles figées que le discours vivant ignore. Oui, la langue est l'affaire de tous, l'instrument de toute connaissance et on doit s'en préoccuper dans tous les domaines de l'enseignement. Mais faut-il pour autant renoncer à l'enseignement systématique d'une norme? Personnellement, je ne le pense pas.

Je conclurai sur un aveu d'ignorance: je n'ai pas encore compris si la nouvelle mode s'inscrit dans le courant des réformes destinées à secouer le joug d'un enseignement normatif, fondé sur l'hégémonie d'un groupe, et à promouvoir des façons de parler adaptées aux besoins des usagers (la réhabilitation des dialectes, des formes condamnées comme populaires) ou si elle s'inscrit dans le courant d'une spécialisation de plus en plus poussée qui aboutit à la création d'idiomes parcellaires. Bref, je n'arrive pas à savoir si elle contribue à l'éclatement du système, que je crois souhaitable, ou au cloisonnement des groupes, que je juge dangereux. C'est pourquoi je tiens à m'assurer d'un garde-fou. La grammaire (je renonce finalement à mes qualificatifs rétrogrades), entendue comme justification raisonnée du code, me paraît pouvoir jouer ce rôle. Peut-on l'enseigner à l'intérieur d'un cours par nature destiné à faire autre chose? Personnellement, j'en doute. Mais c'est à ceux qui en ont fait l'expérience de se prononcer. En cas de désaccord, nous pourrions au moins nous dire que ce n'est pas la première fois qu'un débat linguistique suscite des passions.

NOTES

1. Il serait préférable, à mon avis, d'écrire *littératie*.
2. Est-il nécessaire de rappeler que c'est par le langage, et par lui seul, que l'individu peut se poser comme sujet face au monde extérieur, qu'il constitue du même coup en objet?
3. C'est dire que je suis loin de réduire l'information en question à la fonction référentielle. Je partage la vision du langage exprimée par Benveniste dans les lignes suivantes: «La notion de sémantique nous introduit au domaine de la langue en emploi et en action; nous voyons cette fois dans la langue sa fonction médiatrice entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, entre l'esprit et les choses, transmettant l'information, communiquant l'expérience, imposant l'adhésion, suscitant la réponse, implorant, contraignant [...]» (Vol. 2, 224). J'y ajoute même une dimension inconsciente.
4. Les disciples de Lacan devront s'habituer à interpréter, ou du moins à méditer, des phrases du genre de celle-ci: «S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe plus que du plus—jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humainerie de commande dont s'habillaient nos exactions?» (54). Mais je crains fort que, pour le commun des mortels, de tels propos ne restent passablement sibyllins.